Adieu, Sciences-Po !

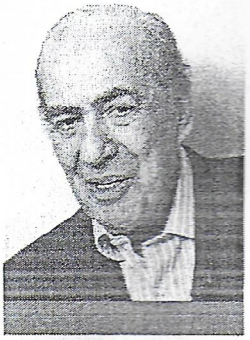
PAR PIERRE BÉNICHOU

C'est passé presque inaperçu. Un petit événement « en interne », comme on dit dans les entreprises bien gérées, mais dont la portée symbolique aurait pu alerter l'opinion. Est-ce parce qu'il a coïncidé avec ma propre mise à l'écart que je m'y suis, plus qu'un autre, intéressé ? La nouvelle tient en deux lignes : Sciences-Po a supprimé l'épreuve écrite de culture générale de son concours d'entrée. À quoi sert « la Princesse de Clèves » ? demandait Sarkozy il y a peu. L'Université lui répond : à rien. Eh quoi ? *« Les Grecs [...] vous donneront bientôt d'autres sujets de larmes »* (Racine, « Andromaque »). Ce n'est pas le moment de sortir son mouchoir à tout bout de champ. Oui, mais voilà, ce petit événement, j'en ai été le témoin, un témoin privilégié si l'on peut dire.

Tout commence l'été dernier. Coup de téléphone d'un prof de Sciences-Po chargé d'organiser le département journalisme de l'Institut. Il se présente : *« Jean-François Fogel, ancien journaliste. »* Il me propose de conduire à la rentrée de novembre un séminaire sur « le récit journalistique ». Je n'ai pas le temps de lui dire ma surprise qu'il m'abreuve de compliments sur ma réputation dans le métier, mes quarante ans au « Nouvel Observateur », la reconnaissance, c'est lui qui parle, que me vouent de jeunes confrères devenus patrons de presse, etc., etc. L'embêtant avec les flatteurs, c'est qu'ils vous flattent, vous voyez ? Je réponds que ce temps-là est révolu, que le hasard a fait de moi un autre homme, un « humoriste » comme disent les amis bien intentionnés. Moi, je lui dis : *« Un clown. »* *« Ne croyez pas ça,* répond-il, *vous avez été coopté. »* Et il prononce cette phrase d'une élégance rare : *« Prof de fac, ça sera bon pour votre ego. »* Je n'ai pas raccroché. Comme la mère de Céline, il avait visé bas, il avait visé juste.

Quelques jours plus tard, lettre d'une responsable de ce fameux département journalisme, Mme Agnès Chauveau, ravissante jeune femme qui m'accueillera par ces mots : *« Ils ne savent rien. »* J'avais appris par sa lettre que mon rôle serait le suivant : *« Tout en s'inspirant des différentes techniques narratives utilisées dans les récits de fiction comme de non-fiction, le cours : "Ecrire une histoire" vise à nourrir l'écriture des étudiants. »*

Je me dis, à la lecture de ce galimatias, qu'il y aurait en effet du boulot. Mal payé. Mais quoi, l'ego triomphe, j'accepte la proposition (deux séries de six cours hebdomadaires de deux heures, de novembre à février) et me mets immédiatement en quête de « référents » à qui je propose de venir m'aider. Accueil plus qu'amical, enthousiaste, de Jean Daniel, Philippe Labro, Laurent Joffrin, Franz-Olivier Giesbert. Ils viendront m'épauler une heure chacun. L'ego est en pleine forme. Le Roy (Ladurie) n'est pas mon cousin. Je passe plusieurs jours à peaufiner une « leçon inaugurale », comme on dit au Collège de France, où j'essaie de réunir quelques définitions, beaucoup d'anecdotes, pas mal de « trucs » – l'attaque d'un papier, *« prendre le lecteur par les revers de sa veste et ne plus le laisser s'échapper »* (Mauriac) – et la contradiction de ce métier où il faut être à la fois flic et poète.



Chargé d'animer un séminaire sur "le récit journalistique", il a dû y renoncer.

Je propose surtout un programme de lectures commentées d'articles particulièrement réussis de confrères célèbres. Cela va, hormis mes référents, de Victor Hugo à Mona Ozouf, de Céline à Lucien Bodard, de Jean Cau à André Breton. Je m'efforce d'être le plus léger possible sans occulter la difficulté profonde de cette activité paradoxale qui consiste à raconter une histoire sans « raconter d'histoires », à écrire « naturellement », ce qui est un rêve, car, disait Sartre, *« on parle sa langue maternelle, on écrit en langue étrangère »*.

Le grand jour arrive : quinze étudiants, sept garçons, huit filles, tous âgés de 21 à 22 ans, tous reçus avec mention « bien » (neuf d'entre eux) ou « très bien » (six) au baccalauréat, m'attendent dans une petite salle. Ils sont en deuxième année de Sciences-Po, après avoir fait deux ans d'université (bac +3 donc). Je commence mon laïus. Un désintérêt à peine poli accueille mes propos. De temps en temps, l'un d'eux note fébrilement une formule toute faite. Je m'étais promis de la jouer « interactif », je m'interromps donc souvent pour poser une question du genre : *« Quels journaux lisez-vous ? »*, *« Quel journaliste aimeriez-vous être ? »*, *« Quel est votre poète préféré ? »* Pas de réponse. Si, à la dernière question, une jeune fille s'écrie : *« "Paroles" de Jacques Prévert. »*

J'apprendrai plus tard qu'ils ne lisent jamais aucun « journal papier » et qu'une revue de presse hebdomadaire sur le Net leur suffit. Quant aux noms de journalistes, ils n'en connaissent pas un seul. Je risque : *« Plutôt Raymond Aron ou plutôt Delfeil de Ton ? »* Stupeur dans leur regard. La séance prend fin. Je rentre chez moi. Coup de téléphone du susnommé Fogel, il veut me voir d'urgence. Rendez-vous est pris chez moi pour le lendemain.

« Cher monsieur Bénichou, je crois qu'on n'y est pas. Vous savez, les bruits vont vite. Ce sont tous des étudiants qui ont déjà un an d'école de journalisme. Ce qu'ils veulent, ce sont des conseils pratiques. Vous leur dites ce qu'ils savent déjà.

– Mais ils ne savent rien.

MARC SOYEZ/ACP



L'entrée de Sciences-Po dans le 7e arrondissement de Paris

– Bien sûr qu'ils ne savent rien, et alors ? Ils savent des choses que nous ne savons pas. Ils ont leur langage, leur culture. »

A ce mot, je me retiens pour ne pas sortir mon revolver, et je me retrouve à me justifier : *« Vous savez, je leur ai distribué trois textes très courts : l'un de Rimbaud, "le Dormeur du val" ; le deuxième de La Bruyère, "Vous voulez m'apprendre qu'il pleut ou qu'il neige ; dites : il pleut, il neige." ; le troisième, la fin du comice agricole dans "Madame Bovary"... S'ils ne les ont jamais lus, c'est une bonne occasion ; s'ils les ont lus, ils comprendront, et je les y aiderai, que ce sont là de parfaits récits journalistiques. Après tout, vous m'avez fait venir pour cela, non ? Montrer que le récit, romanesque, poétique ou journalistique, obéit à des règles communes, à une obligation d'intérêt, de surprise, de simplicité ; qu'il y a plus de critique sociale dans cette simple phrase de Flaubert : "Ainsi se tenait, devant ces bourgeois épanouis, ce demi-siècle de servitude", que dans toutes les envolées révolutionnaires ; que les "deux trous rouges au côté droit" du "Dormeur" est une image plus efficace que tous les pamphlets antimilitaristes. Que pour faire du journalisme, il faut savoir cela. Au moins cela... »*

Mon chef me laisse parler. Et conclut : *« Ce n'est pas Sciences-Po. »*

Parlons-en : c'est quoi, Sciences-Po ?

Historiquement, c'était un prolongement de la fac de droit où les jeunes bourgeois qui n'avaient pas eu la possibilité ou le désir d'intégrer une grande école venaient parfaire une éducation de bon aloi. Après la guerre, avec la fondation de l'ENA, en 1945, c'est devenu l'antichambre de l'antichambre du pouvoir. Dernièrement, avec l'ouverture facilitée aux élèves des classes défavorisées, cela voudrait être un laboratoire d'intégration, la Rolls de l'ascenseur social. A subsisté le respect du client. Tout se passe comme si le fait d'enseigner des rudiments de culture générale au plus grand nombre était devenu politiquement incorrect (on a vu cela sur les campus américains au cours des années soixante-dix), était une offense à leur culture.

« Vous les avez choqués ! Ils ont l'impression que vous méprisez leur culture.

– Quelle culture ? Je veux bien leur parler en verlan.

– Fini le verlan. C'est plutôt le SMS.

– Et merde ! On ne doit donc pas parler d'Apollinaire à ces enfants perdus ? Les laisser à l'extérieur du monde de la pensée, de l'écriture, c'est cela le mépris ! Et en plus, ce sont les premiers de la classe !

– Vous ne m'avez pas compris. Quand vous commandez un article sur l'adultère en prenant l'affaire DSK comme point de départ, eh bien, ils se sentent, les filles surtout, offensés. Cette affaire DSK les a scandalisés. Qu'on puisse en parler comme d'une histoire banale, ce n'est pas eux, ça, pas du tout. »

J'avais en effet demandé à « mes » étudiants de faire une petite histoire de l'adultère qui commencerait avec le fameux *« Que celui qui n'a jamais péché lui jette la première pierre »* (Jésus exhortant les siens à ne pas lapider une femme adultère). En passant par le théâtre de boulevard : *« Je t'aime, Maurice, mais physiquement je préfère ta femme »* (« les Vignes du Seigneur »). En continuant par le sublime *« Je la pris près de la rivière »* (« la Femme adultère » de Federico Garcia Lorca). Et en finissant par ce fait divers stupéfiant qu'est l'affaire DSK. Un fait divers ! Appeler ainsi l'affaire DSK, peut-on faire plus politiquement incorrect ?

Revisite chez moi, le ton a un peu changé.

« Vous savez que vous devez les noter à la fin de votre cycle, mais les étudiants aussi vont vous noter. C'est ainsi dans toutes les universités.

– Et alors ?

– J'ai peur que vous n'ayez pas une bonne note et cela risque de nous retomber dessus à tous. »

Et il conclut :

« Nous allons essayer quelque chose de plus haut de gamme pour vous. Là, franchement, je crois que cela ne va pas le faire. »

Certaines expressions dépassent notre quota d'indulgence. Ce *« ça ne va pas le faire »* dans la bouche d'un recruteur de professeurs d'université me met hors de moi. Je claque la porte.

Qu'allais-je donc faire dans cette galère ? Un reportage ? Pourquoi pas, cela m'aurait rajeuni... Sincèrement, cette perspective d'intéresser de très jeunes gens à la magie de la communication, au mystère du langage, dont tout le monde sait aujourd'hui qu'il structure au moins autant le cerveau qu'il n'est inventé par lui, m'aurait passionné. De leur enseigner l'amour des mots. Il en a été décidé autrement.

Par qui ? Qui gouverne ce petit monde de Sciences-Po ? D'où vient, coïncidant avec ma mésaventure, cette circulaire annonçant la suppression de l'épreuve écrite de culture générale ? De l'Éducation nationale ? Des « privés » du conseil d'administration ? Qui a voulu qu'au sortir du secondaire on refuse une dernière chance à ces jeunes gens ? Voilà une enquête que j'aimerais demander à « mes » étudiants. Qu'ils fassent vite. Demain, en juin prochain, ils quitteront l'école et s'installeront dans leur fauteuil. L'élite, c'est eux. *P. B.*

NATHAN ALLARD/AFP